



N° 18. — 2^e année

MARS 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé de *Frans Masereel* — Les fous, *P.-J. Jouve* — Prière pour la Paix, *Jean Lunaire* — Une lettre de Tolstoy sur la science, *B. Desvergues* — La faillite des Intellectuels, *Charles Rappoport* — Profession de foi d'un réfractaire russe, *Paul Birukoff* — D'autres douleurs, *Claude Le Maguet* — Méditation, *Guy A. Aldred* — Livres et Revues.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à **Claude LE MAGUET**; l'Administration, à **Albert LEDRAPPIER**
Case postale 13718 Jonction, Genève.

Feb 58

Les fous⁽¹⁾

L'infirmier pensait :

— Un monde où tous les hommes sont enchaînés dans l'assassinat, la rapine et l'erreur. C'est ce monde qu'il faudrait retourner de fond en comble. Mais par dessus tout, pour briser la violence et l'erreur, il n'y a que l'homme seul, et son âme.

Il s'arrêta.

— C'est trop vaste...

Pour lui, la question était résolue. Mais pour tous ? — Les tilleuls, sous le soir de juin, embaumaient. Un souffle doux passait dans l'air noir. Au zénith, il y avait les froides étoiles. La cloche de la chapelle tintait pour la sortie du Salut des Sœurs.

— Ah misère, ce ne sont peut-être que des mots.

Il se répéta sa foi, pour lui-même, dans le secret :

— L'amour de tous les hommes. Il faut obéir à l'amour, c'est-à-dire ne pas assassiner, ne pas violenter, ne pas exploiter. Voilà ce que j'ai en moi. Cette foi-là tue la guerre, partout où on l'ordonne.

Une autre voix reprit, en lui :

— Qu'importe si le monde est pour toujours mauvais ? L'esprit est pour toujours grand et libre. Agis et voilà tout.

Une face obscure passa près de l'infirmier. C'était un homme courant sur des chaussons de feutre.

— C'en fait, une affaire !

D'autres ombres surgirent, qui couraient après la première. Un gros bruit creva là-bas, derrière les baraquements. L'infirmier quitta ses idées, et se mit à courir aussi.

Entre les baraquements et le vieil hôpital, il y avait un grouillement noir de formes, de mouvements et de bruits sourds. Le grouillement reflua, glissa, et s'élança dans la nuit du jardin. En écarquillant les yeux, à travers l'ombre douce de juin, on comprenait qu'il y avait là quelque chose de terrible — une bataille autour d'un centre confus, avec des bras qui se levaient et s'abaissaient.

— Un fou.

L'infirmier appela :

— Qu'est-ce qu'on lui fait ?

— S'est sauvé !

— Y en a un autre au magasin.

— D'où s'est-il sauvé ?

Le sergent du poste passa, avec sa gueule de brute au travail, vociférant et abaissant son poing. Le fou, les yeux injectés, lançait des coups formidables, descellait les étreintes des mains, faisait craquer ses vêtements militaires.

Le groupe était comme une boule gluante avec un caillou au milieu. Hurlant et piétinant, il s'engouffra dans le magasin, par la petite porte. Là, à terre, comme un gros tas humain, sous la lampe électrique qui fouillait les ombres et frappait les visages suants, au milieu des capotes, des pantalons et des bottes du magasin qui exhalaient leurs odeurs putrides, le fou et ses maîtres roulaient. On le porta, par le petit couloir, dans le cabanon ouvert, on le jeta sur le lit, et six hommes tombèrent sur lui en geignant. En face était la cellule à claire-voie dite « salle de police », d'où un homme regardait, blanc comme une serviette.

Le fou, un gros homme sanguin, la face cuite, projetait un torrent de mots, de glapissements, de rires sonores, de sifflements et d'injures.

— Aï... Oui... hé... L'as-tu vue, Joséphine ? Faut pas... tu... oui, tutu ! cr... tu... brron... tu-i... tu-i... Et puis tu peux courir toute la ville, tu trouveras pas un cul comme le sien... tu-i... tu-i... Faut pas, laisse... Vas-y fort... Tu tapes... c'est la gueule du particulier... comme des fesses... Tu-i !... Tu-i... Tu les as, hein, poteau ?... I lui dit... Et l'autre, i lui r'fait les fouilles dans l' temps d' deux... Ah, pour l' front ? Tu-i ? Et tu-i ? Tu-i ? Pour moi, c'est pas vrai... Ouf... Hu... là, quoi... Tu pèses, Joseph... Eh, dis donc... Sur mon esto-

mac... Une bouteille à deux, tu-i ? tu-i ? Une affaire... du bouchon, tout à fait du bouchon !... Et pis, ça s'arrête de tourner... tu-i, tu-i. Dan' un giron.

Le jeune major, porteur d'un seul galon, consultait le billet d'entrée du fou : « Lance des crachats sans arrêt ».

— Attention !

Les six hommes arc-boutés sur le fou eurent à peine le temps de garer leur tête, les uns par en bas, les autres sur le côté, au petit bonheur, et un énorme crachat filait en l'air, qui allait se plaquer sur la chaux du mur.

Il ricanait, parlait, pleurait. On lui passait la camisole de force, en tapant à coups de poings sur ses épaules larges comme des plateformes. On ficelait ses jambes à son lit. Le major enfonçait dans sa cuisse l'aiguille d'acier, au bout de la seringue chargée de trois centimètres de morphine.

— Un éthylique. Il a bu un verre de trop dans sa vie, dit aimablement le major.

Les coups continuaient.

L'infirmier repassa par la porte couverte de barres de fer, avec un guichet pour la nourriture. On évacuait le cabanon, où le fou écumait encore, mais sans mouvement.

— L'autre est plus drôle, dit le jeune major.

L'infirmier entra dans le cabanon n° 2. Il y avait là un petit homme, aux cheveux grisonnants, qui se plaignait du bruit qu'on faisait à côté.

Il avait l'air modeste, réservé. Il dit bonjour. Il mangeait sa soupe sur ses genoux, et déchirait son pain avec ses dents, dans la miche. Pas de couteau, remarqua l'infirmier. Le fou se leva.

— Bonjour. Il fait moins chaud ici que dehors, dit l'infirmier, légèrement.

— Le temps est doux. On est mieux au soir qu'à midi.

Il sourit, montrant ses dents cariées.

— Vous n'avez besoin de rien ?

— De rien.

— Vous dormez ?

— Oui, monsieur, d'un trait.

— C'est cela.

Le fou attendait, poliment, avant de se remettre à sa soupe.

— Alors, pour quelle raison êtes-vous à l'hôpital ?

— Pour ça, je ne saurais pas vous le dire.

Il ne riait plus.

— Vous n'êtes donc pas bien malade. Est-ce que vous avez été au front ?

— Non.

— Vous étiez désigné pour y aller ?

— Je vais fermer cette porte, vous permettez, n'est-ce pas ? Moi, je ne puis supporter...

L'infirmier intervint vivement pour barrer la route. L'homme se rassit sur son lit, morne. L'infirmier ferma la porte, et garda le loquet dans la main.

— Moi, je suis ici sans raison, Monsieur, je vais tout vous dire, à vous. J'ai confiance en vous.

— Voyons...

Sa parole respirait la bonne foi.

— Et je vous dirai pourquoi je suis ici, Monsieur.

— Vous avez souffert à la caserne.

— Ça a commencé le premier jour, quand ils m'ont pris pour le service armé, oui. Ça a été une machination. Je suis un employé, Monsieur. A la guerre, j'ai été pris — comme les autres. J'étais mis dans la manutention en ville. Je travaillais au bureau, j'avais ma femme et mes enfants. Vous comprenez ?

J'ai été déplacé, j'ai quitté la ville. Pourquoi ? Ma femme, au diable. Les enfants, au diable. Vous me dites : il y a l'allocation. Je m'en rends bien compte, Monsieur. Mais l'allocation, ce n'est qu'une goutte dans la rivière. Ma femme a été frappée. Les enfants maladifs, plus d'argent, ma femme épuisée. Elle était délicate, cette femme, délicate de la poitrine. La voilà qui se met à tousser. C'est une affaire finie.

(1) Extrait de l'œuvre : *Hôtel-Dieu*, récits d'hôpital, 1915.

Moi, je me ronge. Je suis *pris*. Sans compter que j'ai une autre valeur, Monsieur, cette valeur est négligée. Ici, il faut porter des sacs. Je m'épuise. Mais ils me prennent tous les jours davantage. Le caporal m'épiait, le capitaine aussi, parce que ma femme était là-bas dans la misère. On le savait bien.

Elle allait mourir, cette femme ! Je demande à retourner là-bas. Ils m'envoient devant les médecins, et ceux-là me disent : vous ferez un excellent combattant. On m'enverra aux tranchées dans l'infanterie. Vous comprenez ça, vous ? Moi, une tête grise ? Et un homme de ma valeur pour les bureaux ? Et ma femme qui s'en va ? Je me révolte. Je comprends que le capitaine me poursuit.

A la caserne, c'est une autre ville, encore plus loin. Ils m'ont pris, — *pris* absolument. Je suis un homme fini. Ma femme meurt. C'est à peine si je peux aller mettre les enfants chez la tante. Maintenant ils veulent m'avoir. Tous les moyens sont bons. Ils m'attendent à la porte d'entrée, et alors la danse commence. Le capitaine a dû me signaler, car il y a ici un autre capitaine pareil, un lieutenant pareil, et enfin le caporal. Ils ont fait un pacte, Monsieur, je le sens. — On l'enverra au front avant son tour, ou on le fera crever en Afrique. — Voilà où en sont les choses. Alors a commencé la grande affaire, une affaire féroce. Tout le régiment vous le dira. Ils m'ont martyrisé, heure par heure, ils m'ont coupé les forces, ils m'ont cassé les os. Exercices, corvées, appels, contre-appels, factions, exercices de tir, marches, visites du médecin, et allez donc. Ils vont jusqu'à m'empoisonner mon manger. Je suis un homme fini. Alors, ils ont juré de m'avoir, et ils m'ont eu, Monsieur. Ils me poussent dans une voiture, et me voilà enfermé. C'est mon histoire, monsieur.

L'infirmier acquiesca. Voilà ce qu'ils ont fait d'un homme, le fou avait raison.

La nuit de juin embaumait. En haut, les étoiles froides, impassibles, — rouges, vertes, blanches et limpides. Les étoiles inhumaines.

L'homme est mauvais. Plus que la rage des fous, il y a la méchanceté naturelle des sains. Méchants — les maîtres, les esclaves, les révoltés. L'homme est méchant d'homme à homme, méchant en lui-même. Et puis, entre sa raison et sa folie...

L'infirmier pensait. Il essayait de se répéter :

— L'amour de tous les hommes. Pour se sauver, il faut obéir à l'amour...

P.-J. JOUVE.

Prière pour la Paix

Beaucoup sont morts, quelques-uns seulement pour un amour, et peut-être aucun pour la Beauté. Au-dessus des campagnes détruites qui marquent les limites posées entre les Nations, une foule innombrable hante à jamais l'air assombri. Ils portent tous, sur leur tête pâle, une couronne de papier qu'auront bientôt salie les Hivers et l'Oubli, mais combien d'entre eux choisissant leur mort avec extaxte auront reçu de la main des anges le vrai diadème ?

Lesquels seront victorieux ? Ceux qui ont le plus grossièrement blasphémé, ceux qui ont le plus habilement menti, ou bien encore, sur le désert humain, les Hyènes seules satisfaites ? Nul ne peut le présager, mais le grand Vaincu, nous savons que c'est Vous que ne célébreront plus les cloches abîmées, que ne refléteront plus les marbres ensevelis, que n'annonceront plus la paix des collines et le sourire des printemps. Ailleurs, la Terre féconde et les multiples palais de votre Idéal brillent toujours pour votre joie, mais chaque beauté qu'on tue, chaque valeur qu'on efface, n'est-ce pas un rayon

qu'on vous retire, une offense à votre culte, une blessure en vous ? Tous les ordres des chefs aveugles sont stupidement obéis ; votre voix seule est niée, à Vous qui parlez trop haut et trop lumineusement pour être entendu dans l'orage des canons.

Quelle est cette déesse nouvelle qui s'est assise sur votre trône avec ses bracelets de cuivre et ses faux bijoux, et à cause de qui les Hommes ne voient plus vos astres roulant dans votre éternité ?

Notre raison qui doute et notre cœur qui s'affole cherchent quel Prince du Mal a pu Vous enchaîner ainsi au fond de vos cieux humiliés. Sur la face de l'antique continent étincellent à l'infini les mercenaires de la déesse et tout le pauvre troupeau casqué qui en l'honneur de Baal va être demain sacrifié. Des pontifes ivres règnent sur l'indigne holocauste ; ceux mêmes qui tenaient de Vous leurs insignes de sacerdoce ou leur mission de poète ont quitté votre autel, ils ont souillé leur lyre, ils ont ébloui de sang leur robe immaculée. Où sont donc restés, Seigneur, vos prêtres purs et vos invisibles soldats ?

Tout était simple et tranquille dans le monde que Vous aviez rêvé. Les travaux multiples du Corps vous plaisent, et la route unique de l'Âme est droite sous vos regards. Tout ce qui pouvait faire de la Vie un jardin, les hommes l'ont quitté ; ils ne s'animent plus que pour l'horrible jeu stérile que vous condamnez.

Et pourtant, au-dessus des ateliers de Mort et des maisons de Sang, par delà l'immense charnier, l'Espérance humaine ouvre encore ses ailes. Nos yeux ont vite mesuré les chiffres des chefs et la confiance des peuples, mais qui donc dénombrera vos forces mystérieuses ? Au fond de la cabane, au coin de la cellule, la paysanne transpercée et la religieuse amoureusement étendue sur sa croix ne balancent-elles pas l'entêtement des ministres et l'orgueilleuse faiblesse des Rois ? Sous le manteau de l'Humilité et sous le nimbe de la Solitude, comment discerner vos hérauts et vos ministres ? Que la foule anonyme les presse ou qu'un monastère de marbre les dérober, notre oreille entend-elle la veille ardente des prophètes ? Ils sont trop simples ou trop lointains pour que nous les connaissions, vos défenseurs. Qui cependant serait proche de votre cause, sinon l'enfance candide et le Génie voilé, sinon la nuit des Mages et la fraîcheur de l'Aube ? Et pourquoi ne viendrait-elle pas à nous, si nous sommes assez beaux pour la recevoir, la seconde vierge armée, meilleure que la première et qui ne porte à aucun la victoire, mais à tous la délivrance ?

La plaine où l'on tond les agneaux et le sommet sanglant où se consomment vos sacrifices sont vos témoins, Seigneur. Mais les plus humbles armes, vous les ajoutez aussi à la blancheur de vos martyrs et à l'éclat de vos chevaliers. Tout cœur qui ne repousse pas votre espoir, tout esprit qui veut de votre lumière vous est déjà un appui. Une pensée qui conçoit clairement la fraternité des Hommes se dresse comme l'une de vos chances, et tout désir qui se sépare de l'universel mensonge construit un peu la montagne merveilleuse de votre Paix.

JEAN LUNAIRE.

UNE LETTRE DE TOLSTOY

Sur la science

(Réponse à une lettre de L. Ye. O.)

Je suis en tout parfaitement d'accord avec vous, mais sur la portée de la science comme destructrice de la croyance superstitieuse à des conceptions erronées on est tenté de dire quelque chose, oui, sur la portée de cette (1) science. Elle détruit des conceptions erronées, c'est vrai, mais on ne peut suivre ses voies sans conceptions erronées, sans superstitions. Il n'y aura pas de *voûte* des cieus, de diables, de Dieu personnel; il y aura un éther impondérable et cependant élastique, il y aura les atomes, il y aura des forces, le spiritisme, et beaucoup d'autres choses. L'homme qui voit dans les cieus une voûte solide et qui admet l'existence des diables et les miracles des saints et l'homme qui admet les atomes et le spiritisme ne diffèrent en rien quand à leur réceptivité et quant à leur aptitude à la connaissance de la vérité et à l'activité morale. Ils ne diffèrent, pour ainsi dire, que par l'âge intellectuel. L'un est un homme fait, l'autre n'est qu'un adolescent (2). Mais, de même qu'un adolescent peut être beau, il en est ainsi d'un homme. Et il y a un tort égal à prétendre que les jeunes sont meilleurs que les vieux ou à soutenir le contraire. De même, il est également faux que la science — qui est un degré supérieur de la connaissance — rende les hommes meilleurs et qu'elle les rende pires. La science — qui est un degré supérieur de la connaissance — est inévitable, comme l'âge. Il ne faut ni la défendre ni l'attaquer. Quoi qu'on fasse, elle vient d'elle-même, comme l'âge.

* * *

Dans notre numéro consacré à Tolstoy (*les tablettes*, juin 1917) M. Romain Rolland s'est attaché à montrer tout le génie de Léon Nicolayevitch gouverné par « la raison libre. C'est à la raison libre que je veux ici rendre hommage. Car c'est d'elle, aujourd'hui, que nous avons tous besoin. » Notre époque « regorge de passions et d'héroïsme; elle n'est pas pauvre en art; la flamme religieuse même ne lui est pas refusée... Mais ce qui est aujourd'hui plus rare que l'héroïsme, plus rare que la beauté, plus rare que la sainteté, c'est une conscience libre. » Tolstoy fut au suprême degré cette conscience libre. « Ce grand chrétien ne l'est point par obéissance au Christ; cet homme qui consacra une partie de sa vie à étudier, expliquer, répandre l'Évangile, n'a jamais dit : « Cela est vrai, parce que l'Évangile l'a dit. » Mais : « L'Évangile est vrai parce qu'il a dit cela. » Et cela, c'est vous-même, c'est votre raison libre, qui êtes juge de sa vérité. » Et plus loin M. Romain Rolland cite les propres paroles de Tolstoy tout près de la fin de sa vie : Ce n'est pas parce que Moïse ou le Christ a défendu de faire du mal au prochain ou à soi-même que l'homme doit s'en abstenir. C'est parce qu'il est contre la nature de l'homme de se faire ce mal, ou de le faire au prochain... C'est en toi-même qu'il te faut trouver Dieu, afin qu'il règle tes actions et qu'il te fasse voir ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Mais tant que nous nous laisserons guider par

(1) Lacune expliquée dans la notice qui suit la traduction de cette lettre.

(2) Tolstoy avait d'abord écrit « enfant », puis il a rayé ce mot remplacé.

une autorité extérieure, Moïse et le Christ pour l'un, Mahomet ou le socialiste Marx pour un autre, nous ne cesserons d'être les ennemis les uns des autres. »

Ces lignes font comprendre la lettre qui précède, comme cette lettre les éclaire et les appuie. Dans toute sa verdeur de pensée et d'expression — je l'ai traduite aussi littéralement que possible, — elle n'est pas faite pour plaire à certains théologiens, ni aux fanatiques de la science, s'il en est. Elle met sans façon sur la même ligne les hypothèses que ceux-ci seraient portés à prendre pour la réalité et celles que les autres considèrent comme des vérités primordiales. Elle semble avoir offusqué, au moins dans une certaine mesure, même le journal qui l'a publiée pour la première fois : de là la coupure discrète pratiquée dans la première phrase pour éliminer devant le mot « science » une épithète sans doute peu flatteuse. Ceci m'amène à donner en terminant quelques indications bibliographiques, que je dois, avec d'excellents conseils pour la traduction, à l'inépuisable obligeance de M. Paul Birukoff. Ces indications seront, je pense, mieux venues de nos lecteurs que de plus amples suggestions relatives au sens des paroles de Tolstoy, sens que leurs propres réflexions leur feront découvrir par la voie la plus attrayante et la plus profitable.

La lettre ici traduite (sauf erreur, pour la première fois en français) a été adressée vers 1889 à Léonide Yegorovitch Obolenski, savant distingué et très habile vulgarisateur des sciences philosophiques et naturelles, directeur de la revue *Rousskoye Bogatstvo* (La Richesse russe). Elle a été publiée, après la mort d'Obolenski, dans le journal pétersbourgeois *Birjeviya Viedomosti* (Gazette de la Bourse), dont le texte est reproduit au tome XIV des œuvres complètes de Tolstoy, édition P. Birukoff, Moscou, 1913. M. Paul Birukoff n'a jamais eu l'original entre les mains.

B. DESVERGNES.

NOTES

M. Arthur Leuba, à l'occasion des attaques dont nous avons été l'objet dans la *Victoire*, de la part d'une féministe genevoise, nous a manifesté sa sympathie dans un article de la *Feuille*. Nous l'en remercions de tout cœur.

— Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, que le journal la *Sentinelle* va lancer une nouvelle édition populaire à 1 fr. 20 l'exemplaire, de la *Danse des morts*, de notre ami et collaborateur P.-J. Jouve.

AUX LECTEURS

De nombreuses demandes de collection de la première année nous sont parvenues et nous parviennent encore. Nous ne pouvons les satisfaire complètement, les nos 2 à 6 et 9 étant épuisés. Prière à ceux de nos lecteurs qui pourraient disposer de ces fascicules de bien vouloir nous les renvoyer contre remboursement.

— Dans le prochain numéro paraîtra la liste des volumes de notre service de librairie, mais dès à présent, nous sommes à même de fournir tout ouvrage qu'on voudra bien nous commander. En s'adressant à nous pour leurs commandes, nos lecteurs nous aideront à vivre.

En vente aux " tablettes "

Jean DEBRIT. — ... et ce fut la guerre, 1 vol. . . . fr. 3 50
Romain ROLLAND. — Au-dessus de la Mêlée. . . . » 2 —
Henri GUILBEAUX. — Du champ des horreurs. . . . » 3 —
P.-J. JOUVE. — Poème contre le grand crime » 1 —

La faillite des Intellectuels

La revue La Forge publiait, il y a près d'un an, cet article de Ch. Rappoport. On trouvera comme nous que cet article prend de l'à-propos aujourd'hui que Ch. Rappoport est la victime d'un de ces intellectuels qu'il stigmatisait. On sait que le distingué socialiste vient d'être dénoncé à la police, pour propos « défaitistes », par un professeur du lycée Montaigne.

Après la faillite de la seconde internationale (qui, *au fond*, ne fut que l'Internationale de nationalistes « socialistes »), après la faillite du socialisme officiel (qui, *en réalité*, ne fut qu'un « socialisme » réforme sociale, électoral et gouvernemental), après la défaite du christianisme officiel que S. S. Benoit XV cherche à sauver, en tentatives désespérées, mieux inspiré en cela que les Eminences rouges du socialisme électoral — après, enfin, la défaite honteuse des bavards et des phraseurs du pacifisme bourgeois, nous avons le triste devoir de porter à la Morgue des Illusions le cadavre des *Intellectuels*, jadis fiers chevaliers de la Raison, abandonnée comme un simple B. S. I. (Bureau Socialiste International).

Qu'est-ce qu'un Intellectuel ?

Étymologiquement, un spécialiste de l'*Intelligence*. Dans les quatre-vingt-dix-neuf sur cent cas de la réalité, un habile fournisseur des idées... des autres. Ou pire encore. Un mercanti qui fournit l'Etat ou... le *Matin*: un Laskine. Un volontaire de la bêtise populacière: un Gustave Hervé. Un ministre d'un Fléau (c'est ainsi que l'intellectuel Emile Vandervelde dénomma *les Rois*). Un pourvoyeur des bagnes et... des cimetières; un journaliste de la presse jaune: son nom est Legien. Un stipendié de la Maison Krupp et autres Maisons Rouges. Un héros de l'arrière. Un snob du Territoire. Un Pindare embusqué. Un Homère des carrefours. Un insulteur des Idéologies. Un valet de la force brutale. Un semeur des haines et des barbaries. Un laquais du Kaiser niant le viol, le vol et les assassinats... de l'autre côté de la frontière. Un lèche-bottes des généraux et des ministres. Un *pédant* qui justifie ce qu'un cheval bardé de fer accomplit. Un théoricien du brigandage. Un génie se mettant au service des ânes. Un fataliste des carnages

éternelles. En un mot: un « journaliste » à gages et aux services multiples; un homme à tout penser et à rien oser... pour la raison.

Il y a pourtant intellectuels et intellectuels. Socrate, Platon et Aristote furent des Intellectuels. Les Erasme et les Hutten, les Humanistes furent de brillants Intellectuels. L'Intellectuel Spinoza s'est fait excommunier par les rabbins pour avoir tenté d'étudier les passions humaines « comme des lignes et des surfaces » *non ridere, non lugere, sed intelligere*. Giordano Bruno est monté sur le bûcher pour s'être mis au service de l'*Intelligence*. Voltaire et Diderot agirent en vrais Intellectuels en déclarant la guerre sans merci à l'Infâme de l'Epoque. De nos jours, Zola, France et Jaurès se sont mis à la tête des Intellectuels pour arracher un innocent aux infamies du temps. La guerre immonde a provoqué les colères des Intellectuels: Jaurès et Romain Rolland!...

Chaque classe a ses intellectuels: la classe capitaliste ainsi que la classe ouvrière. Chaque époque, chaque cause a ses Intellectuels; que, demain, on rétablisse la question, et elle trouvera aussitôt un Intellectuel pour avocat.

L'Humanité saignée à blanc attend encore ses Intellectuels vengeurs. Ceux qui se taisent imploreront un jour le bénéfice d'un *moratorium moral*.

La vérité est qu'il y a de vrais et de faux Intellectuels, comme il y a de vrais et de faux chrétiens, de vrais et de faux pacifistes, de vrais et de faux internationalistes, de vrais et de faux socialistes.

Ceux qui vivent *pour* l'*Intelligence* sont de véritables intellectuels. Ceux qui vivent — ou végètent — *de* l'*Intelligence* sont de faux Intellectuels. Les uns subordonnent leur sécurité aux impératifs de la raison. Les autres préfèrent leurs aises...

Tout temple a ses marchands.

L'*Intelligence* a ses faux prophètes, ses Judas, ses bourreaux.

Il y a des époques tragiques où le nombre de ceux-ci effraye...

Notre mépris aux intellectuels qui déshonorent l'*Intelligence*!

Notre attachement et notre piété filiale à ceux des intellectuels qui servent l'*Intelligence* et, par l'*Intelligence*, la justice et la vraie sagesse, qui auront le dernier mot.

Car, comme dit Anatole France, « *la sagesse seule ne se détruit pas elle-même...* »

CHARLES RAPPOPORT.

Profession de foi d'un réfractaire russe

Malgré l'insuffisance de nouvelles véridiques qui nous parviennent de Russie à travers ce mur infranchissable de mensonges, de calomnies et d'injures, nous nous réjouissons d'apprendre que la flamme divine ne cesse d'y brûler et d'éclairer les sombres abîmes où l'humanité est entraînée par ses mauvais bergers.

Un réfractaire sincère vaut des milliers de prédicateurs les plus éloquents. Son acte donne des forces aux hésitants et détermine la décision de ceux qui attendent l'exemple héroïque pour se jeter dans la mêlée avec la seule arme de l'idéal pur et absolu.

Voici une histoire de ces derniers temps: Nicolas Moukhotiaïeff, membre d'une colonie tolstoïenne agricole, est appelé au service militaire. Portant dans son âme une opposition résolue au carnage patriotique, il veut que sa force se trempe dans la mêlée même, que sa résistance ne soit pas basée sur de simples considérations théoriques, mais sur des sentiments profonds, irréfutables, réels et il endosse l'uniforme et s'enrôle... Mais laissons-le s'expliquer lui-même, ce qu'il a fait dans sa lettre adressée au chef du bureau de circonscription du district, après avoir définitivement quitté l'armée. Nous donnons *in extenso* cette lettre simple, sincère et éloquente:

*Au chef de bureau de circonscription du district de Serpoukhoff,
Gouvernement de Moscou.*

Le 26 septembre 1917, j'ai dû me présenter à votre bureau, après une permission de deux mois, pour la visite médicale.

De nouveau j'ai dû être dévêtu et tel une bête de somme ou un objet inanimé, être examiné par plusieurs hommes qui évaluèrent mes capacités physiques, sans se préoccuper de ma conscience et de mes sentiments.

Au lieu de mentir et de feindre une maladie quelconque, j'ai décidé de vous avertir par la présente lettre que je suis en parfaite santé. S'il ne fallait envisager que mon état physique, j'aurais bien la force de tuer des hommes comme le fait, depuis trois ans, la masse des malheureux, trompés, aveuglés. Mais la conscience religieuse qui s'est révélée en moi, ne me permet plus d'endosser l'uniforme et de reprendre place dans cette organisation criminelle, basée seulement sur la violence.

Avant la mobilisation, j'ai lu l'article de Tolstoï: « L'Esprit chrétien et le Patriotisme », qui m'a montré que la guerre actuelle a été préparée par les gouvernements pendant les 30 dernières années. Il y a trente ans déjà que Tolstoï prévoyait ces trains remplis de chaire à canons que le gouvernement russe enverrait contre les Allemands. Et quand, lors de la mobilisation, des manifestations patriotiques, guidées par la police, se sont déroulées, je me suis enfui le plus loin possible pour n'y pas participer, même en qualité de spectateur, j'ai retenu plusieurs curieux qui voulaient s'y rendre

Ceux-là ne comprenaient pas qu'en suivant ces cortèges comme les gamins de la rue suivent la musique militaire, ils ne faisaient que préparer le carnage futur.

Après la mobilisation, à l'exercice de tir, j'ai refusé de tirer même contre la cible, en déclarant être myope. Quand on nous a amenés, arrachés de nos femmes, de nos mères, de nos enfants, pour nous lancer au meurtre, en nous faisant chanter des chants patriotiques pour nous égayer, j'ai déclaré nettement à un prêtre que j'ai rencontré que nous allions tous tuer des hommes. Mais au fond de mon âme j'étais résolu, dès le début, à ne tuer personne, même au prix de ma propre vie. Le prêtre, au lieu de me rappeler le commandement divin « tu ne tuera point », se mit à me persuader que tuer des hommes à la guerre n'est point contraire à la volonté de Dieu, que c'est même de l'héroïsme.

Il est vrai que, durant mon service au front, durant les deux années écoulées, je n'ai tué personne directement. Néanmoins, enrôlé dans le service auxiliaire, j'ai pris place dans cette organisation monstrueuse que les prêtres nomment avec sacrilège « L'armée du Christ bien-aimé », et je suis sûr qu'avec ma participation ont été tués et mutilés un nombre infini d'être humains, mes semblables.

Cela dura jusqu'au 4 février 1917, lorsque j'ai décidé de partir du front et de n'y retourner jamais.

Je dois avouer que dans cette période j'ai encore une fois participé à l'expédition au front des trains d'hommes destinés à la boucherie.

En même temps, la conscience de ma culpabilité s'est réveillée et s'est fortifiée en moi. Et je ne pouvais plus participer au meurtre, même indirectement.

Depuis ma 18^e année, je fus affranchi de la pratique ecclésiastique, mais je n'avais pas encore la conscience nette de tout le mal que produit l'enseignement de l'église, qui en falsifiant la doctrine chrétienne, engage les jeunes gens façonnés par l'école, à prêter serment sur les paroles du Christ qui a proscrit le serment; à témoigner devant la croix sur laquelle a été exécuté Celui qui nous a dit de ne point rendre notre volonté et notre conscience à quiconque nous la réclame. Au nom du Christ, les serviteurs de l'Eglise font appel au meurtre en lançant hypocritement des prières pour la paix du monde.

Mais Jésus a dit : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libre ». Et je fus affranchi.

J'ai appris la vérité et je ne crains plus ceux qui peuvent tuer mon corps et je ne veux plus devenir l'esclave de quelqu'un.

Je ne peux plus porter l'uniforme d'un assassin. Je ne peux plus porter l'arme homicide ni me préparer au meurtre; je ne peux plus me griser de boissons énivrantes qui obscurcissent ma conscience. Pratiquant le régime végétarien pour ne pas tuer les animaux, comment pourrais-je tuer des hommes? Non, je ne le puis plus, étant chrétien-internationaliste, reconnaissant pour ma

patrie le monde entier, je ne peux être assassin de mes frères, les enfants du même Père, ces hommes qu'on nomme ennemis et qui sont comme nous trompés, dès leur enfance par leurs prêtres et leurs gouvernants.

Je ne peux plus, même indirectement, prendre part à cette œuvre antichrétienne.

Je ne puis!

Je vous retourne avec ce message, ce que j'ai reçu de vous : l'équipement que je ne peux plus porter.

Vous pouvez agir avec moi comme vous voudrez, comme votre conscience vous l'indique. Je ne me présenterai point devant vous. Mais, si vous venez chez moi pour m'arrêter, je ne me cacherai pas. Je ne ferai pas de résistance par la force, mais je ne me tairai pas sur les motifs de mon refus.

Mon adresse est : *Liubotine*, Gouvernement de Kharhoff, Campagne Scheiermann; colonie agricole tolstôïenne. Nicolas Moukhatoïeff.

* * *

Quelle autre solution pourrait-on imaginer pour faire face à ce délire diabolique où est tombée l'humanité désorientée? Quelle autre solution que le refus d'y participer? Et si nous autres, pauvres d'esprit, ne sommes pas appelés à allumer ce flambeau, bornons-nous à le transporter d'un bout du monde à l'autre, afin d'allumer la terre de tous côtés de cette flamme sacrée qui seule peut purifier l'humanité souillée par le plus mortel péché, celui du fratricide.

PAUL BIRUKOFF.

Onex, 3 mars 1918.

D'autres douleurs

Même à cette heure de générale lassitude où les spectateurs passionnés de l'interminable, du féroce combat mettent moins d'ardeur à enregistrer les coups et à supputer les chances; où l'indécence belliqueuse exposée à la vitrine des libraires perd de son effet racoleur; où l'impuissance des mots à suborner encore les consciences se manifeste par le nombre et la prolixité des discours; même à cette heure où la guerre est un poids de malheur qui pèse sur tous les cœurs, elle triomphe encore! Sa victoire, c'est d'avoir capté vers elle toutes les attentions, toutes les angoisses, toutes les confiances, toutes les prières, tous les efforts enthousiastes et ennemis. Sa force c'est d'avoir supplanté la vie, de l'avoir dépossédé de son pouvoir sur les humains; c'est d'être un drame pompeux primant, éclipsant tous les drames, ceux mêmes qui ont surgi de lui par ricochet.

Ceux-là ne sont pas des vaincus de la guerre qui savent encore apprécier la vie, découvrir le sens profond et presque toujours tragique de ses manifestations les plus simples. Qu'est-ce que la médiocrité, sinon l'inaptitude à discerner la grandeur des choses non parées de majesté? Et quelle plus irrémédiable indigence que celle des êtres privés de sentiments affectueux?

La guerre n'a pas triomphé de nous. Ses horreurs qui sont le monde entier des horreurs, ses tristesses, l'Himalaya des tristesses, n'ont pu émousser notre tendresse, diminuer la promptitude et la force de nos attachements. Nous aimons. Et notre amour n'a pas le visage sec et tanné d'un précepte. Il est actif et non de pure théorie. Car une doctrine qui ne s'exprime, ne se manifeste, ne se traduit par des faits; qui ne s'exerce et ne s'applique; qui ne se meut enfin, ne dispense nulle chaleur et ne transmet nulle force d'harmonie et de bienfait n'est que froide thèse au lieu d'être vivant principe de bien.

Embrasser tous les hommes dans un même amour ne saurait dispenser de témoigner son affection aux plus proches. Une fraternité qui se proclame et agit autour de soi fait plus pour la paix que cette pitié platonique accordée exclusivement aux lointaines victimes de la guerre.

Disons-le à certains pacifistes d'aujourd'hui. Il y a d'autres luttés qui sont de tous les instants et dont la guerre n'est que le résultat et la forme la plus brutale. Il y a d'autres douleurs et dont la guerre n'est que la somme totale. Il ne fallait pas permettre ces luttés et ces douleurs. Vous passiez indifférents à côté d'elles parce qu'elles ne vous atteignaient pas, toutes précautions étant prises pour vous préserver du spectacle des laideurs sociales. Tandis que la guerre est sans égard

comme sans pudeur. Elle met le deuil partout et il n'est guère possible d'empêcher que ses cruautés, visibles sur de lamentables mutilés, n'incommodent chacun.

Nous nous réjouissons de constater votre sensibilité. La guerre a ému vos cœurs et, sans doute, les maux qui l'ont préparée n'ont pu vous laisser votre sérénité d'âme que parce que vous les ignoriez. Nous veillerons à ce qu'il n'en soit plus ainsi désormais. Nous vous dirons les misères de la paix menteuse, de la paix meurtrière comme on vous a conté celles de la guerre « fraîche et joyeuse » ou de la guerre « sainte ». Nous vous décrirons les souffrances morales et physiques des infortunés : leur labeur ingrat, leur liberté ravie, leur dignité humiliée, le sort fait aux meilleurs d'entre eux, victimes de leurs frères. Nous vous ferons voir l'infamie et la crasse qui naissent de tout cela. Nous vous conduirons de l'usine au taudis, du taudis à l'hôpital ou à la prison. Nous vous chanterons la complainte du malheur sans vous faire grâce d'un couplet!

Il faut que les pacifistes d'aujourd'hui soient les pacifistes de demain. Il faut qu'ils œuvrent avec nous à la disparition de toute injustice, qu'ils veuillent avec nous l'apaisement de tout conflit, la fin de toute douleur.

CLAUDE LE MAGUET.

Méditation

Écrite à la veille d'une comparution devant un Conseil de guerre anglais pour refus de service militaire pour cas de conscience.

On m'a remis une feuille de papier pour préparer ma réponse aux nombreuses charges auxquelles j'aurai à répondre devant le Conseil de guerre de demain. Je ne veux pas m'en servir pour préparer une défense quelconque. Je pense à des choses bonnes et mauvaises — à des personnes vertueuses et vicieuses. Je veux accuser les bons, plaindre les méchants, stigmatiser les vertueux, guérir les vicieux. Car le bon et le mauvais, la vertu et le vice ne sont pas ce qu'ils semblent.

Je ne pense pas au bien en son essence, mais au bien conventionnel, au bien apparent. Ce « bien » qui consiste en bon langage, en mœurs polies, en vêtements à la mode et qui a été considéré comme tel à travers les âges. Et qui est un mensonge. Et qui est un vice du commencement à la fin — convoitise au lieu d'amour, hypocrisie au lieu d'intégrité — imposture sur imposture. C'est là la piété affairiste, l'esprit charnel, la moralité alimentaire. Jésus l'a dénoncé, Guatama l'a cloué au pilori, Socrate l'a analysé. Et il nous le faut mettre en pièces.

Mais qu'est-ce donc que le vice qualifié? De la vertu qualifiée mise en disgrâce — du luxe associé à une mise minable — de la respectabilité placée sur le même plan que la prostitution. Quelquefois même, le vice qualifié est de la vertu réelle cherchant un lieu de repos pour la nuit, après un jour fatigant passé à rendre témoignage à la vérité.

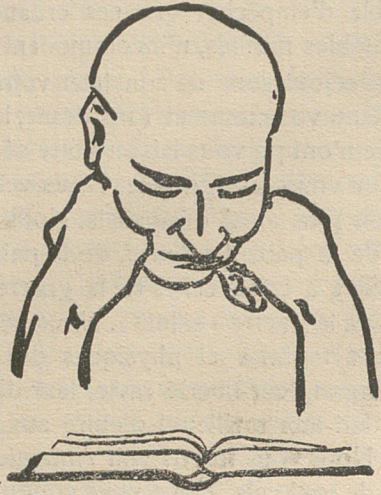
L'homme est ignorant. Il est une ignorance innocente qui connaîtra un jour la vérité et lui rendra témoignage. Cette ignorance là est admirable. Elle nous attire comme nous séduisent les facultés d'un enfant prodige dont tout le monde peut prévoir l'avenir

brillant. Mais il est une ignorance de fétidité, de boue mentale et morale, de stagnation, de crime, de malpropreté, de morbidité. C'est cette ignorance-là qui engendre la guerre, alimente les superstitions, règne dans les tribunaux, prêche en chaire et domine dans la politique. Cette ignorance se considère comme respectable et contrôle le marché du mariage. C'est elle que je voudrais détruire.

Et maintenant que je prie. A la destinée de l'homme, à l'instinct de ma propre nature, à l'esprit de martyr de tous les pionniers qui sont morts. Que je communie pour la santé, la force, l'endurance au cours de ma captivité. Que j'aie le zèle de l'esprit et le pouvoir de la foi, que je possède la vision intellectuelle et la ferveur de la passion. Que toute vulgarité m'abandonne et que la parole, l'esprit de vérité s'incarne en moi. Que je ne nie jamais la vérité en parole ou en esprit. Que je travaille pour la chute des moqueurs qui occupent les hautes situations, pour la ruine de la moquerie. Que je devienne un prophète clamant contre le scepticisme de la piété mondaine et l'incrédulité sociale. Puissé-je devenir le fils de l'homme, l'ennemi de Dieu, l'adversaire des rois, le destructeur des rituels, des cérémonies, de toute forme inutile. Puisse la vérité, et la vérité seule, être ma maîtresse. Puissé-je rendre témoignage à son intégrité sous tous les lieux. Qu'aucune ambition mondaine, qu'aucune tentation en ce désert de l'intelligence, ne m'amène à servir l'ennemi de l'homme, le principe du pouvoir et de la domination.

O esprit de la vérité, consolateur sacré, j'ai senti ta chaude inspiration. Puissé-je ne jamais te renier. Demeure en moi et avec moi, dans les jours à venir, accorde-moi de persévérer dans ta cause. Et cela jusqu'à ce que l'harmonie réside dans l'habitation de l'homme et que la paix et la justice prévalent dans le pays.

GUY A. ALDRED.



LIVRES ET REVUES

Etre, par H. Mayor. Ferd. Wyss, éditeur, Berne,

M. Mayor doit sans doute à Rousseau qu'il aime, la force et la logique de son raisonnement, et ses belles facultés d'observation. De la France et de l'Allemagne qu'il connaît, il dit les qualités et les défauts et montre clairement que ces deux peuples étaient faits pour s'entendre, se compléter, et pour réaliser unis, — dans le domaine et l'esprit de notre civilisation — de grands progrès. De cette civilisation, l'auteur d'*Etre* n'est pas, comme nous, un contempteur. M. Mayor est homme de son temps et vise à une meilleure application des principes modernes.

Etre est un livre humain et convaincant que des deux côtés des tranchées, les hommes qui ont de commun leur martyr et leur innocence, auraient intérêt à lire. Leur hostilité qui ne tient qu'à des préventions injustifiées, ne résisteraient pas à une observation aussi sincère et aussi judicieuse de chacun des deux principaux peuples aux prises. Il ne manque au peuple français et au peuple allemand que de se connaître pour s'aimer. M. Mayor illustre d'émouvants récits cette certitude.

La valeur du livre de M. Mayor vient de recevoir une consécration. *Etre* est interdit en Allemagne.

Léon Tolstoy : *Lettres à Bondarew*, avec introduction de Charles-Baudouin et documents inédits sur Bondarew (Edition du *Carmel*, impr. Reggiani, 16, rue du Diorama).

Il faut féliciter le *Carmel* d'avoir publié ce cahier. Les lettres à Bondarew montrent un des plus beaux aspects de la pensée et de la personnalité de Tolstoy. Peut-on, d'ailleurs, séparer l'une de l'autre? Tolstoy réalisa la complète identification de l'homme avec ses principes.

Bondarew est un paysan russe qui fit parvenir à Tolstoy le manuscrit d'un travail où il soutenait que le devoir primordial de l'homme réside dans l'observance du précepte : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage ». Tolstoy s'enthousiasma pour ce travail, et il est touchant de lire les lettres qu'il adressa à ce sujet à Bondarew.

Les sept lettres sont précédées d'une excellente introduction de Charles-Baudouin et d'un article sur Bondarew, de Tolstoy.

On trouve à la fin de la brochure des documents sur Bondarew, dont la vie fut « pleine de souffrance et digne d'être déplorée » ainsi qu'il est dit dans les inscriptions qu'on trouve sur les dalles de sa tombe.

Les Ecrits nouveaux. A Paris, chez Emile Paul frères, 100, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Un an, 12 fr.; le numéro 1 fr. 25.

La présentation de cette revue est du meilleur goût. Signalons, parmi les trois fascicules qui nous ont été adressés, les choses que nous avons lues avec le plus d'intérêt :

Deux beaux poèmes de Georges Bannerot et une notice sur ce délicat et généreux poète, mort au front. — « Paroles de Tolstoï » correspondance inédite entre Léon Tolstoï et Paul Birukoff. Excellentes conclusions de Paul Birnkoff, relatives au progrès moral et à la civilisation. — *Butoire*, une nouvelle de Barbusse, où, selon-nous, ce grand artiste galvaude ses puissants moyens. — D'Algernon-Charles Swinburne, le poème *Ave Atque vale*. — Dans *La légende de Raspoutine*, André Germain parle en poète au meilleur de nous-même, à notre compassion, à notre foi en l'homme. — Un article du regretté Verhaeren : *l'idée de vitesse*. — Le *Kremlin agonisant*, d'Illia Mikhaïloff.

C'est aux artistes surtout que s'adressent les *Ecrits Nouveaux*.

demain, pages et documents, avenue Gerebzw, 25, Genève.

Sommaire du n° 23 (mars). — Henri Guilbeaux : A M. le capitaine Bouchardon; Léon Kamenieff : Les conditions de paix allemandes et le programme du prolétariat révolutionnaire de Russie (introduction et traduction de Adveeff); Lenine : Discours prononcé à l'occasion de la dissolution de la Constituante; Emile Verhaeren : Une lettre-préface actuelle; Henri Guilbeaux : Rodin et l'art français; Karl Otten : A Marcel Martinet; Faits, documents et gloses.

Dispositions relatives aux droits de timbre fédéraux. — Au début du mois d'avril, l'Institut Orell Füssli publiera une édition française des dispositions relatives aux droits de timbre fédéraux. Cette édition renfermera : la loi fédérale, l'ordonnance d'exécution, des formulaires, une circulaire du Conseil fédéral, une introduction explicative de M. le prof. D^r Landmann, de Bâle, et une table des matières, par M. le D^r Henri Bise, de Berne. Cette édition qui comprendra environ 200 pages coûtera, brochée, 5 fr., et reliée, 6 fr. 50.

(Communiqué).

Il faut qu'un principe prévale sur l'autre dans la façon de concevoir le progrès. Il faut qu'il soit envisagé du point de vue moral ou matériel. Dès qu'admise notre civilisation positiviste, on ne saurait sans inconséquence ni sans inconvénient, lui marchander son concours. Ne pas donner à l'organisation industrielle à laquelle on s'est voué son complet rendement, c'est se condamner à en subir toutes les obligations sans en obtenir le bénéfice désiré. On ne peut expliquer que par un faux scrupule et par un manque de courage la réprobation épouvantée qu'expriment devant l'« organisation allemande » les orthodoxes de la notion du progrès. Il n'y a pas « organisation allemande », mais adaptation plus ou moins complète à un principe admis partout, manifestation plus ou moins expressive de notre civilisation et plus ou moins révélatrice de sa laideur.

On ne doit s'engager dans une voie que pleinement résolu, et il est bien ridicule de mêler des considérations de morale et d'esthétique à une simple question d'appétit.

C. L. M.

Souscription permanente

Dalm., 0,75; *Entre Nous*, 2,30; D^r P. K., 0,50; supplément d'écot, 3,45; un camarade, 1,—; Dav. M., 5,—; A., 50,—; René J., 5,—.
Total. Fr. 68,—.

L'éditeur responsable : Salives. — Genève, Imprimerie des Unions Ouvrières.